

Naissance et disparition dans *Jacques* de George Sand

Naoko TAKAOKA

Jusqu'à présent, malgré sa richesse, nous avons peu fait mention de *Jacques*, roman de George Sand paru en septembre 1834. Comme la date de publication l'indique, ce roman épistolaire a sa genèse dans le fameux « drame de Venise », ce qui rend donc presque inévitable que l'intérêt principal de la lecture réside dans l'interprétation des personnages fictifs par rapport aux personnes réelles : Sand, Musset et la famille de Pagello. Les expériences de l'auteur à travers et après la crise de ses amours avec Musset influencent à l'évidence toutes les œuvres de cette époque¹⁾, et notamment la trace des méditations solitaires et profondes est très claire. Dans cette étude, nous essayerons d'envisager un problème sérieux : la naissance et la disparition, c'est-à-dire, la vie et la mort.

1 : « Naître pour détester la société »

Dans ce roman, nous retrouvons deux couples essentiellement différents : Jacques et Sylvia d'un côté et Fernande et Octave de l'autre. Ici, nous ne parlons pas de couples « légitimes ». Du point de vue légal, Jacques est le conjoint légitime de Fernande et Sylvia est sa demi-sœur. Quant à Octave, qui a été l'amant de Sylvia, il apparaît finalement comme le séducteur de la jeune mariée, Fernande. Nous intéressant au thème de la vie et de la mort, nous commençons par le couple Jacques et Sylvia, car eux seuls pensent et parlent de ce problème très sérieux, ce qui différencie ce couple d'avec l'autre. Citons d'abord deux passages, l'un écrit par Sylvia et l'autre par Jacques.

Je ne suis pas plus que vous un adepte de la foi sociale ; je suis née pour la détester ; mais quels sont les êtres qui peuvent lutter contre elle, ou même vivre sans elle ? La femme que vous épousez est-elle donc comme vous ? est-elle une des cinq ou six créatures humaines qui naissent, dans tout un siècle, pour aimer la vérité, et pour mourir sans avoir pu la faire aimer des autres ? est-elle de ceux que nous appelions les *sauvages* dans les jours de notre triste gaieté ?²⁾

1) Comme œuvres de l'époque de Venise, il y a, entre autres *André, Le Secrétaire Intime, Leone Leoni* et *Lettres d'un voyageur*.

2) George Sand, *Jacques*, in *Romans 1830*, Presses de la Cité, collection Omnibus, 1991, p.821. Nous marquerons seulement le numéro de page.

Si ma vie est un combat, une révolte continuelle de l'espérance contre l'impossible, j'accepte ! (p.843)

La première citation se trouve dans la première lettre écrite par Sylvia et adressée à Jacques qui lui a annoncé sa décision de se marier avec Fernande. Ici, nous avons déjà les indices majeurs pour deviner le caractère, les idées et la situation de Sylvia ainsi que ceux de Jacques. Elle emploie deux fois le mot « naïtre » : « naïtre pour détester la société » et « naïtre pour aimer la vérité ». De ces expressions, nous pouvons supposer l'état douloureux et souffrant de son âme. Elle, qui aime la « justice » de la « vérité » et vise à sa réalisation, a été confrontée aux difficultés et aux préjugés sociaux. Elle est, sans doute, défavorisée dans la société de son temps, et elle comprend l'impossibilité de son idéal. Mais il est également important de mettre l'accent sur l'énergie et la puissance morale de cette jeune femme. Beaucoup de personnages féminins de George Sand se perdent dans des réflexions philosophiques et même métaphysiques, et Sylvia en fait partie. Pour elles, la société est critiquable du point de vue de la « justice » et de la « vérité »³. En cherchant à analyser correctement leur situation, elles aboutissent à la question fondamentale, celle de la vie et de la mort. A travers ces méditations, Sylvia obtient une organisation « puissante » et d'« un tempérament hardi et généreux ». (pp.892-893) Sa déclaration de révolte contre la société, conséquence de longues réflexions morales, annonce déjà la force de son âme.

Jacques partage presque le même tempérament méditatif et révolté contre la société. Ces deux camarades spirituels ne luttent pas ouvertement contre leur ennemie, mais simplement en gardant strictement leurs principes au fond de leur cœur. Toutefois, il nous semble que Jacques a laissé apparaître sa volonté, au moment où il a décidé de son mariage. Dans sa première lettre, Sylvia lui demande : « est-elle de ceux que nous appelions les *sauvages* dans les jours de notre triste gaieté ? » (p.821) et Jacques répond : « Oui, Fernande est une sauvage. » (p.833) Ce mot « sauvage » est significatif pour comprendre l'idéal de Jacques et de sa demi-sœur. Ils utilisent ce « sauvage » symboliquement : il s'agit d'un état naturel de l'être humain, « une enfant belle comme la vérité, vraie comme la beauté, simple, confiante, faible peut-être, mais sincère et droite »⁴. (p.833) Cette qualité naturelle, supposée acquise au moment de la naissance, devrait et pourrait se maintenir pour toujours dans la société « juste ». Mais, selon Jacques et Sylvia, c'est « l'espérance contre l'impossible ». (p.843) Nous pouvons donc donner deux interprétations au mariage de Jacques : dans l'une, il s'agirait de

3) La justice, la vérité et la beauté sont les notions les plus appréciées de George Sand, et elles forment une sorte de devise.

4) Il nous semble que cette philosophie du « sauvage » est née sous l'influence de Jean-Jacques Rousseau.

conserver les qualités positives de la jeune « vierge » (p.833) qu'est Fernande, et dans l'autre, de défier en un combat ouvert pour réaliser son idéal. L'innocente Fernande est toujours soumise à sa « méchante » (p.834) mère, qui est tout à la fois coquette, vaniteuse et calculatrice. Jacques, en l'arrachant à la mauvaise influence maternelle, tente de lui donner une vie complètement indépendante et la liberté absolue de conscience. La phrase suivante nous montre clairement sa détermination.

(...) ; je veux lui donner un bonheur inconnu ici-bas ; je veux, au nom de la société que je méprise, lui assurer les biens que la société refuse aux femmes. (p.835)

La motivation et la résolution de Jacques apparaissent très nobles. Cependant, nous pouvons facilement y deviner des dilemmes au moins dangereux, sinon fatals. Tout d'abord, il se marie avec Fernande pour la soustraire à la domination de sa mère, tandis qu'il la met inévitablement sous un autre joug, le mariage comme relation légitime et indissoluble. Ensuite, en lui assurant la liberté, un des « biens que la société refuse aux femmes », il crée en même temps les conditions de la passion spontanée, l'amour même pour un autre homme que lui. Est-ce que ce fait implique la véritable liberté dans le système conjugal ? Enfin, et c'est peut-être là le plus grave, pour conserver sa « sauvagerie » à Fernande, Jacques est obligé de la maintenir dans un état d'ignorance et d'innocence. Il garde en effet le silence en ce qui concerne sa philosophie vis-à-vis de la société. Il n'a pas donc de mots pour convaincre et faire comprendre son existence. Cette situation ambiguë mais inévitable tourmente et éloigne sa femme, malgré les intentions nobles de Jacques.

2 : L'enfant qui meurt et l'enfant qui survit

Les dilemmes que nous avons posés ne trouvent jamais de possibilité de résolution. Car, il y a un fossé entre l'attitude de Jacques et Sylvia et celle de Fernande et Octave face à la vie. En un sens, Jacques et Sylvia vivent dans le monde abstrait pendant que l'autre couple a les pieds sur terre. Donc, même quand ils utilisent les mots pareils, l'interprétation qu'ils en font est très différente. L'auteur emploie, souvent dans ce roman, le mot « abîme » dont le sens dépend des personnages.

(...), car ton âme est un abîme au fond duquel tu n'es peut-être jamais descendu toi-même. (p.839)

Une femme ne connaît pas son mari en l'épousant, et c'est une folie de

penser qu'elle le connaîtra en vivant avec lui. Il y a derrière eux un grand abîme où elle ne peut descendre, le passé qui ne s'efface jamais et qui peut empoisonner tout l'avenir ! (p.873)

Mais sa vie est pour moi un abîme impénétrable ; (...) (p.879)

Le premier passage se trouve dans une lettre de Sylvia à Jacques, et les deux autres, dans celle de Fernande à Clémence, une amie. Sylvia, comprenant bien l'essence profonde mais souffrante de Jacques, le considère lui-même comme un abîme. Pour eux, l'existence humaine est une énigme et un abîme qu'on ne peut jamais éclaircir du début à la fin de la vie. Ils s'efforcent donc sans cesse de chercher la vérité cachée. De l'autre côté, Fernande emploie ce mot « abîme » parce qu'elle n'arrive pas à être dans le même ordre que son mari. Pour elle, s'étant « fait a elle-même un monde d'illusions » romanesques, les époux doivent et peuvent se connaître complètement ; c'est-à-dire qu'ils sont « faits l'un pour l'autre » (p.1010) comme « une seule âme semble animer plusieurs corps. » (p.944) Elle ressent donc le besoin d'effacer l'abîme étalé entre elle et son mari, mais lui, qui se considère lui-même comme un abîme, ne peut pas contenter sa femme.

Quelle est la différence fondamentale entre Jacques (et Sylvia) et Fernande (et Octave) ? A la veille de son mariage, Jacques dit : « J'ai vécu seul ». (p.834) C'est la même constatation que celle que fait Sylvia. Ils respectent au plus haut point la liberté et l'indépendance absolue de l'être humain. Ils méprisent et haïssent la « société », à cause de son intolérance. Pour eux, le refus social de la liberté et de l'indépendance est même la démolition hideuse d'une chose telle « que la nature l'a faite ». (p.835) Jacques sait bien que l'être humain naît et meurt tout seul, en d'autres termes, qu'il a une existence tristement individuelle et solitaire. Etre seul et être libre sont deux choses strictement liées et inséparables chez Jacques. Par contre, Fernande, ne possédant pas ces notions d'individualité et d'indépendance, fait s'identifier les gens par comparaison avec les autres. C'est pourquoi, à ses yeux, Jacques apparaît singulier (p.836) et incompréhensible. Elle ne songe jamais à la possibilité d'être autonome, et au contraire, elle rêve d'une relation romanesque dans laquelle une intimité illusoire lui permettrait d'oublier qu'elle est seule sur la terre. L'extrait cité ci-dessous de la lettre d'amour de Fernande à son amant, Octave, nous parle de sa chimère avec éloquence :

Il est bien bon aussi ; mais il n'est pas mon égal, mon camarade, mon frère et mon amant comme toi. Il n'est pas enfant comme nous, et puis il y a dans sa vie autre chose que l'amour. La solitude, les voyages, l'étude, la réflexion, il aime tout cela ; et nous, nous n'aimons que nous. (pp.1016-1017)

Cette critique à propos de son conjoint nous semble significative parce que « la solitude », « les voyages », « l'étude » et « la réflexion », ce que Fernande voit comme objets de l'amour de son mari, sont tous des passe-temps solitaires chez Jacques. Nous entrevoyons ici la composition sous-jacente : dépendance et indépendance.

Généralement parlant, l'attitude de Fernande et de son amant est plus naturelle. La vie de Jacques comme « combat » continu et solitaire de revendication semble singulière. En effet, cet « abîme » infranchissable, projetant une ombre sur leur vie conjugale, empoisonne leur avenir comme Fernande l'a pressenti. Fernande donne naissance à des jumeaux mais tous les deux, trop chétifs, meurent tout de suite. Elle les regrette bien sûr, mais elle redoit sans tarder le bonheur d'avoir un enfant dont le père est Octave. A ce moment-là, cet enfant est le fruit de leur relation adultère, mais les amants ne montrent pas clairement de sentiment de culpabilité. Au contraire, Octave déclare hardiment : « les enfants de l'amour ne meurent jamais : Dieu les doue de plus d'avenir et de vigueur que ceux du mariage ». (p.1013) Jacques, tombant par hasard sur la lettre écrite par Fernande à Octave, trouve presque la même phrase : « Les enfants que nous aurons ensemble ne mourront pas. » (p.1020) On ne peut savoir à l'avance si l'enfant éventuel de Fernande et Octave aura la vie plus longue que les enfants de Jacques, mais sans doute, il survivra ou plutôt il doit survivre. Car, l'« abîme » de Jacques sur lequel « le froid de la mort s'étend » (p.1020) ne donne pas une force vitale suffisante. Ceux qui naissent de l'« abîme » doivent repartir tout de suite vers le lieu de leur naissance, l'« abîme » impénétrable.

3 : Ce que la disparition fait naître

Est-ce que Jacques est seulement un être maudit qu'entoure toujours une atmosphère funeste ; « l'air qu'il respire est empoisonné, et les hommes le fuient » ? (p.1020) Il nous semble que l'auteur, en lui imposant ce rôle sinistre, lui donne une mission importante. Jacques, maudit et sans aucun espoir ici-bas, doit mourir, mais il laissera derrière lui un germe du bonheur « juste ». En annonçant que son « sort est tel qu'il faut qu'[il se] cache pour mourir » (p.1020) et que « le suicide est un acte légitime » (p.1023), il entre dans les montagnes abruptes des Alpes pour se donner la mort. Il ne manifeste sa détermination que devant son semblable, Sylvia, pour que sa femme ne puisse pas « se briser sous le poids d'un remords ». (p.1020) Sans laisser aucun indice du véritable motif de sa mort, Jacques permet à sa femme de jouir pleinement du résultat. Nous pouvons indiquer que le suicide est une conclusion logique de la vie de Jacques. Car, comme nous l'avons souligné plus haut, il est autonome, c'est-à-dire qu'il décide de tout selon sa propre conscience. C'est un individualiste absolu et, ce fait l'anéantit en même temps qu'il fortifie son âme et sa philosophie.

Passons maintenant à l'analyse de ce qu'implique véritablement la « disparition » de Jacques. Pour cela, commençons par examiner les étapes de la formation morale de celui-ci. En effet, comment a-t-il acquis cette attitude incrédule face à la justice sociale et pourquoi a-t-il gardé son aversion pour la société de son temps ? Nous trouvons la réponse juste avant la dernière page du roman.

Je me trouvai froid au milieu de ces travaux sanglants et de cette gloire funeste ; seul peut-être dans l'armée je ne regrettais pas de ne pas être Napoléon. (...), je me sentis pénétré d'une haine si profonde pour les hommes qui appelaient cela la gloire, et d'une aversion si insurmontable pour ces scènes hideuses, qu'une pâleur éternelle s'étendit sur mon visage, et que mon extérieur prit cette glaciale réserve qu'il n'a jamais perdue depuis. (p.1023)

Quand il était jeune, une belle carrière de soldat s'ouvrait devant lui. A cette époque-là, Napoléon, génie militaire, était le symbole du succès et de la gloire, et même l'incarnation de toute la fonction sociale aux yeux du peuple. Cependant, Jacques « seul » s'est senti refroidi au milieu du champ de bataille ; pour lui, ce spectacle n'était pas glorieux, il n'était que ruines humaines. C'est la distance entre lui et tous les autres à l'égard des valeurs autoritaires qui a creusé un « abîme » définitif dans l'âme de Jacques. On peut dire que ce n'est pas un esprit masculin, mais plutôt féminin. En effet, Jacques confesse : « J'irai vivre aux pieds d'une femme, me disais-je, et j'aimerai un de ces être faibles et sensibles qui s'évanouissent devant une goutte de sang. » (p.1024) Mais la véritable intention de l'auteur nous semble se refléter dans cette mise en place complexe et renversée du caractère de son personnage principal. Ici, nous pouvons également indiquer une différence majeure entre notre roman et celui qui lui sert de modèle, *La Nouvelle Héloïse* de Rousseau⁵). Certes, ces deux romans se ressemblent du point de vue stylistique, – forme épistolaire –, et aussi en ce qui concerne la construction des protagonistes. Le couple Fernande et Octave, correspond à Julie et Saint-Preux, et le personnage de Jacques à celui du mari de Julie, Wolmar. Cependant, Wolmar, dirigeant harmonieusement une petite commune, exerce une sorte de force paternelle et masculine tandis que Jacques, s'écartant au maximum de l'extérieur, tourmente intérieurement et caresse, si l'on peut dire, sa sensibilité féminine. George Sand a osé créer Jacques comme cela, car sinon, elle ne serait pas arrivée à présenter une nouvelle valeur : la réforme radicale de l'état féminin. Jacques, de sexe masculin, hait la violence et vise à l'égalité et à la liberté totale des deux sexes. En se suicidant, il a rendu à sa femme la liberté

5) Il est certain que l'auteur s'est rendu compte à l'intertextualité entre *Jacques* et *La Nouvelle Héloïse*. Octave considère Jacques comme « une mauvaise copie de M. de Wolmar » (p.970).

d'aimer sincèrement. Symboliquement, sa « disparition » signifie l'intention de faire disparaître le système « injuste » de la société de son époque⁶).

Pour finir l'analyse, nous ferons ressortir, en conclusion, ce que la disparition fait naître. Les jumeaux nés d'un amour incomplet, en un certain sens, disparaissent, reflétant ainsi la faiblesse ou plutôt l'impuissance apparente de leur père. Jacques, qui s'était avisé de réserver la liberté absolue et l'indépendance morale de sa femme, en chérissant son état « sauvage » qu'il trouvait beau et sublime, a apparemment échoué dans son projet puisque sa femme, élevée sous les influences générales de l'époque, a réagi inconsciemment en sens contraire. Octave a été le prince charmant idéalement incarné de son rêve : passion ardente, obstacle infranchissable et fécondité parfaite. L'enfant de l'amour conçu entre eux survivra, comme ils le souhaitent. Et s'il survit, c'est Jacques qui le fait naître et survivre en échange de sa propre vie. Sa dernière lettre se termine par un cri jailli du fond de son cœur : « O justice ! justice de Dieu ! » (p.1026) Il ne faut pas finir la lecture sans tenir compte de cette répétition de « justice ». Ce que Jacques a rêvé de réaliser sur la terre; c'est exactement la « justice » au sens essentiel du terme. Il considère sa disparition comme naissance d'une nouvelle phase de la vie de Fernande et de son enfant, celle-ci devenant enfin consciente de sa propre liberté d'aimer, en d'autres termes, de sa liberté de vivre.

A la fin, pourquoi Jacques a-t-il choisi comme lieu de sa mort, les montagnes suisses ? Juste avant de mettre fin à ses jours, il a fait une sorte de pèlerinage à Saint-Bernard et dans le Tyrol, où il avait suivi l'armée napoléonienne. Découvrir de nouveau les champs de batailles sanglantes signifie pour lui le rappel du début de sa vie tourmentée par une révolte continuelle contre la société. Nous pouvons conclure que la mort de Jacques en un lieu de mémoire amère, étant une dernière manifestation d'insubordination, implique, en son for intérieur, un double suicide le sien et celui d'une valeur détestable dont résultent tous les maux qui ont suivi la « gloire » de Napoléon.

(D. 在学中)

6) Marie-Madeleine Fragonard et Kristina Wingård Vareille indiquent que *Jacques* est une déclaration de lutte contre « Code Napoléon ». Fragonard dit dans la présentation de notre texte : « un plaidoyer en faveur du divorce qui permettait à chacun de suivre ses sentiments sans honte pour aucun des conjoints. » (p.XXI)